

Libération

Clermont prend la pause

Clermont-Ferrand envoyée spéciale

Depuis dix-neuf ans, le festival clermontois Vidéoformes, dédié à l'image

plasticienne et expérimentale, maintient le cap. Laboratoire à l'affût de formes émergentes, il mêle noms prestigieux (John Sanborn ou Ben) et jeunes artistes, projections et installations, danse et multimédia. Avec ses surprises et ses déceptions comme la sélection de sites web et de CD-Rom. Trop disparate, elle met sur le même pied une animation Flash sommaire avec le virtuose *Somnambules* de Nicolas Clauss et Jean-Jacques Birgé, spectacle chorégraphique interactif pour le Net, combinant danse contact, peinture, vidéo

Vidéoformes à Clermont-Ferrand, jusqu'au 20 mars. Expositions jusqu'au 4 avril. www.videoformes.com www.zzazootivi.com

et musique. Ou les ravissants poèmes interactifs de Tim Catinat avec des pièces qui nous ramènent à la préhistoire de la création sur le Web.

Polonais. Autre attente inassouvie: l'absence d'installations interactives, au privilège de dispositifs plus «classiques». Une «pause» dictée par la «*crise de l'économie culturelle*», explique son directeur, Gabriel Soucheyre, mais aussi par la forte présence polonaise qui privilégie projections frontales et mono-écran. Le rapport frontal au spectateur sied à ces œuvres coup de

poing - au propre et au figuré - qui portent un regard sans complaisance sur la société polonaise. La plus frappante est *196 KK* où l'on voit des gifles s'abattre sur le visage poupin d'une jeune femme aux yeux rougis qui affronte l'objectif tandis qu'une voix monocorde l'inonde d'injures. Elle, c'est Dorota Nieznalska, auteur du controversé *Pas-*

sion, vidéo dévoilant des organes génitaux mâles disposés en forme de croix qui a déclenché la fureur de la Ligue des familles polonaises. Une œuvre qui lui valut d'être inculpée pour outrages aux croyances, et qui a contraint son professeur, Grzegorz Klamon, auteur de la vidéo et des baffes, à fermer sa galerie. *196 KK* est une sorte d'entraînement, une simulation du procès pour aider l'artiste à surmonter son traumatisme.

Chimères. Dans une veine plus légère et souriante, Nathalie Rich-Fernandez immerge le visiteur dans sa bouche goulue, humide et sensuelle, avec la symphonie buccale *Mollusc*,

et Samuel Rousseau scotche le visiteur devant les murs blancs envahis par les motifs végétaux luxuriants de ses étonnants papiers peints vidéo. Dans la pièce adjacente trône la machine à mutants de Mariana Rondón. L'artiste vénézuélienne imagine un laboratoire fantasmagorique créant des créatures hybrides. Un bras robotique plonge dans un bac d'eau savonneuse, et génère une énorme bulle qui se remplit de fumée, sur laquelle sont projetées les images. «*J'ai entendu dire qu'il y avait des labos cachés où l'on fabrique des chimères. Je me suis demandée comment montrer ces êtres transgéniques sans recourir au*

trucage par ordinateur, trop facile. Comment faire pour qu'ils aient l'air vivant, que les gens y croient», s'interroge l'artiste. Dans *Llegaste con la brisa* (tu es arrivé(e) avec la brise), la bulle de savon évoque un utérus géant, où les images d'êtres se combinent avant de se désagréger, éphémères et instables comme une bulle de savon qui explose, une fumée qui se dissipe. «*Dans cette installation, il faut chercher l'image, la devenir. Aujourd'hui elle est devenue trop immédiate, trop évidente*». Et pour qui saura s'attarder, il verra apparaître comme par magie un poisson doté d'un œil humain. ▶

MARIE LECHNER

INVITATION

Libération